Parmi ceux qui ne s'étaient pas approchés encore de la sainte table au jour de la clôture, beaucoup, remués par la grandiose cérémonie de la plantation de la croix, se sont présentés ensuite au tribunal de la pénitence. Enfin, même ceux qui n'ont pas rempli intégralement leur devoir ont été ébranlés; ils ont entendu la parole de Dieu; la semence évangélique a été déposée dans leur âme, et elle portera ses fruits dans un temps qui n'est peut-être pas éloigné.

Pour tous ces bienfaits accordés à la religieuse population d'Ajaccio, que le Seigneur soit à jamais béni et remercié (1).

SOCIOLOGIE ET MYTHOLOGIE DES PORTEURS (2)

(SUITE).

Et la mythologie porteur, qu'en doit-on penser? Je dois avouer qu'on ne saurait la regarder comme entièrement exotique. L'Orient a fourni sa quote-part de légendes, tout aussi bien que l'Occident, quoique en proportions inégales. Les mythes que nos aborigènes possèdent en tant que Dénés sont assez rares en comparaison de ceux qui ont pris leur origine dans l'Ouest.

S'il fallait le prouver d'une manière indubitable, cela nous entraînerait trop loin; nous aurions, en effet, à reproduire avec tous leurs détails de très longues histoires, telles que nous les connaissons ici, en les accompagnant de leurs variantes tlingit, tsimtchiane, haida et

(1) On nous écrit d'Ajaccio : « La croix de Mission plantée à Sainte-Lucie est devenue un but de pèlerinage quotidien. Les femmes qui fréquentent un lavoir voisin se sont cotisées et entretiennent une lampe qui brûle nuit et jour aux pieds du Christ. »

(2) Le R. P. MORICE, venu en France, nous fait remarquer que « Carrier » doit se traduire en français « Porteur ».

kwakwintl. Ce travail viendra en son temps, quand les circonstances seront plus favorables.

Pour le moment, bien que je connaisse un certain nombre de mythes porteurs, je ne possède le texte entier d'aucune légende populaire équivalente chez les sauvages de la côte. Cependant, au cours de mes recherches, j'ai rencontré certains fragments de légendes et de vagues allusions à d'autres récits populaires qui me mettent en état d'affirmer, comme je l'ai fait dans mon étude sociologique sur les Porteurs, que tout mythe inconnu parmi les Dénés orientaux, mais commun aux Porteurs et à leurs voisins de l'Ouest, a été emprunté à ces derniers. La raison en est facile à saisir, puisque c'est un corollaire naturel de ce qui a été dit des institutions sociales propres aux Porteurs.

Entre autres mythes d'origine étrangère, je citerai celui qui a trait au sort réservé à l'âme après la mort, et que je publiai, il y a trois ans, dans une monographie sur les Dénés occidentaux. On ne saurait douter que nos Indiens le doivent aux Tlingit, par l'intermédiaire des Tsimtchians. Pour ce qui concerne cette superstition tout à fait originale, rapportée dans la legende, et d'après laquelle l'acte de bâiller serait un moyen infaillible d'attirer l'attention des mânes, ceux de mes lecteurs qui sont naturellement portés aux comparaisons ne manqueront pas de remarquer qu'elle est aussi commune aux Tlingit, comme le prouve un mythe de caractère analogue rapporté par le docteur Boas. Selon cet écrivain, un Chaman ressuscité décrit ainsi ses aventures au pays des ombres :

« Je résolus d'aller au pays des âmes. J'arrivai vite à un carrefour. Un chemin bien battu prenait une direction, tandis qu'un autre paraissait moins fréquenté. Je pris le premier... J'arrivai enfin à un rocher à pic, qui

formait l'extrémité du monde. Au pied de ce rocher coulait une rivière aux eaux lentes. De l'autre côté, je vis un village et je reconnus beaucoup de ses habitants... Je m'écriai : « Oh ! venez. Ayez pitié de moi ; faites-moi « passer de votre côté ! » Mais les mânes continuèrent à errer à l'aventure, comme si elles ne m'entendaient point. Accablé de fatigue, je me couchai, je m'étendis les membres et bâillai ; alors les gens du village s'écrièrent : « Quelqu'un vient ; allons le chercher et faisons-« lui traverser la rivière. »

Dans la légende porteur, le Chaman est remplacé par deux jeunes gens perdus dans les bois (1).

Si l'on était tenté de supposer que l'original de ce mythe porteur vient de l'intérieur du pays, je répondrais que cela est impossible pour trois excellentes raisons. D'abord, cette légende n'a pas, que je sache, d'équivalent au point de vue mythologique, dans la partie orientale de la nation dénée ; ensuite, un point important de la légende porteur est la mention de maisons en planches, lesquelles, bien que communes tout le long de la côte, étaient inconnues ici ; car la matière dont elles étaient généralement formées, le cèdre, manque sur toute la surface du territoire porteur. Enfin, quelques subdivisions seulement de la tribu porteur connaissent cette histoire et elles disent l'avoir reçue de Tsétchah, village où se tenaient ces foires internationales déjà mentionnées. On pourrait ajouter que je n'avais pas vu la version de cette légende publiée par le docteur Boas, avant la publication de mon propre essai.

Dans le compte rendu d'une étude publiée par le docteur Boas, Gatschet cite un mythe tsimtchian, dont je regrette de n'avoir pas vu le texte.

(1) Voir les *Missions*, numéro de septembre 1892, p. 319.

Le titre de ce mythe : *l'Homme abandonné,* me paraît suggestif, car nos sauvages possèdent eux-mêmes une légende qui ne saurait être mieux intitulée. Naturellement, dans une question de mythologie comparée, on ne pourrait exiger une identité parfaite de récit. Il faut toujours compter avec l'imagination du sauvage, et les tendances psychologiques propres au narrateur, ou à la tribu à laquelle il appartient, ont presque toujours quelque influence sur le fond d'une légende et sur la manière dont elle est racontée ; parfois même elles suffisent pour en altérer complètement la simplicité première ; on doit aussi toujours s'attendre à y trouver la couleur locale ; car il est de notoriété que les légendes indiennes rapportent des faits qu'on suppose généralement être arrivés dans le pays du narrateur. Cependant, leur tendance générale ne permet pas de mettre en doute leur identité. Ajoutez à cela que plusieurs mythes porteurs mettent la scène des aventures de leurs héros sur le bord de la mer.

Il arrive aussi assez fréquemment qu'un récit tsimtchian ou haida se trouve ajouté à une légende purement dénée, ou mélangé avec elle ; mais, même en pareil cas, il reste entre la légende primitive et les principaux détails des légendes ainsi composées, une ressemblance trop grande pour passer inaperçue. Prenez par exemple le mythe concernant la création : que l'agent créateur s'appelle *Œstas* en porteur, Yetl en tlingit, Ni-kil-stlas en haida, ou Kaneakeluh en kwakwiuktl, bien que son rôle soit plus restreint dans la mythologie des Porteurs et malgré l'influence de la couleur locale, il n'est pas moins vrai que le héros des différents récits n'est qu'un seul et même personnage, jouant un rôle identique. Cette légende nationale, qui est commune à toutes les tribus maritimes, est inconnue des Tsé'kènne et de tous

les Dénés qui n'ont eu aucune relation avec les Tlingits, les Tsimtchians ou les Kwakwiuktls. Par conséquent, elle ne saurait être originaire du pays, ainsi que le docteur Dawson l'aurait voulu croire. D'après Petitot, certaines tribus dénées de l'Est attribuaient la création de l'univers à l'Oiseau-Tonnerre, qui l'aurait fait surgir des profondeurs de l'Océan en le touchant de son aile; tandis que d'autres l'attribuaient à l'action de certains génies, êtres subalternes d'un pouvoir supérieur, qui avaient créé toutes choses en étendant une espèce de voile magique sur la terre nue.

On remplirait un assez gros volume des faits et gestes prêtés au mystérieux et quelque peu burlesque personnage, connu parmi nos Indiens sous le nom d'*Œstas*. Il serait donc inutile d'essayer de présenter au lecteur une suite même abrégée de ses nombreuses aventures. Qu'il suffise de déclarer que ce que j'ai lu à son sujet chez les sauvages de la côte, est en tout point analogue à ce qui se raconte ici. C'est, je crois, relativement à la création, ou plutôt à la distribution de la lumière, du feu et de l'eau, que son rôle a subi le plus de modifications. Dans le mythe porteur, c'est seulement par rapport au dernier élément qu'*Œstas* a sa part de merveilleux. Comme le docteur Dawson a reproduit dans son essai sur les Haidas ce passage important de la légende internationale, il me semble à propos de donner la version connue parmi nos Porteurs, en guise de conclusion à cette étude et pour que l'on puisse établir une comparaison entre les deux théogonies.

MYTHES RELATIFS A LA CRÉATION.

Création de la lumière. — Il y a longtemps, les ténèbres couvraient la surface de la terre, excepté la loge

d'un vieillard, tœneza ou noble, qui, seul, possédait la lumière, l'eau et le feu. C'est pourquoi les hommes vivaient misérablement et ne cessaient de soupirer après la lumière. Maintes fois, ils supplièrent le vieillard de leur en donner une part, mais il n'exauçait pas leurs prières. Enfin, ils se concertèrent dans le but de l'obtenir par force. C'est pourquoi ils entrèrent dans la loge du vieillard avec tous les animaux, et entonnèrent un chant afin de lui arracher la lumière à force de tapage (1). Chaque membre de l'assemblée avait son chant particulier et le jeune renard [*khaih-pa-tso*, il pleure après la lumière (2)] répétait sans cesse : *khaih*, *khaih*, *khaih*, espérant gagner par là *yœkhaih* ou la lumière. Mais le vieillard était inexorable. Cependant, l'assemblée nomma la lumière si souvent et avec tant de persistance, qu'au bout d'un certain temps elle finit par monter graduellement à l'horizon, comme elle fait aujourd'hui chaque matin. Le vieillard s'en aperçut et s'écria, excité : *Lœyul...!* [Que... ne soit pas ! (3)]. La lumière redescendit aussitôt en dessous du bord du ciel. Pourtant, le jeune renard ne se lassait point de répéter : *khaih*, *khaih*, *khaih*. Hommes et animaux luttaient aussi à qui chanterait le plus fort, comptant fatiguer le vieillard, et, par là, le forcer à leur accorder la lumière. Le firmament en était déjà bien éclairé, quand le vieillard, s'en apercevant, se troubla, et, dans son trouble, il s'écria, sans prendre le temps de réfléchir : *Yulkhal!* (Que la lumière soit !) La lumière fut aussitôt et, depuis, les hommes en ont gardé possession.

(1) Ne pas oublier que les sauvages s'accompagnent toujours en battant la mesure sur un tambour, une chaudière ou une planche.

(2) Par allusion à son cri matinal.

(3) Pour « Lœyul Khal ! », l'omission de la désinence, laquelle contient la racine du mot *lumière*, sert à exprimer la peur qu'avait le vieillard de le nommer.

« *Création du feu.* — Jusque-là ils n'avaient point de féu, et ils étaient tous transis de froid, à l'exception de ce même vieillard qui gardait précieusement le feu qu'il avait dans sa loge. Comme il ne voulait aucunement leur en donner, ils résolurent de s'en emparer par rùse. Ils se servirent pour cela d'un jeune caribou et d'un rat musqué. Après avoir coiffé le premier d'un couvre-chef en copeaux de bois résineux attachés à ses bois, et mis au second un tablier de cérémonie fait d'une peau de marmotte, ils entrèrent en chantant dans la loge du vieillard (1). Le caribou et le rat musqué, arrêtés à chaque extrémité du foyer sur lequel le vieillard veillait d'un soin jaloux, commencèrent immédiatement leur danse. Le chant du rat musqué consistait dans la répétition de : *O! chœtte!* (2), paroles dont quelques-uns d'entre nous ont encore la coutume de le saluer. Au cours de sa danse, en se secouant la tête de côté et d'autre, comme nous faisons en dansant, le jeune caribou parvint à mettre le feu à son couvre-chef, mais le vieillard l'éteignit aussitôt de ses mains.

Peu après, pendant que l'assemblée entière était absorbée dans les chants dont elle accompagnait la danse du caribou, celui-ci put encore enflammer les copeaux résineux de sa coiffure, à tel point que le vieillard eut beaucoup de peine à l'éteindre. Entre temps, le rat musqué, qui avait creusé la terre à l'avance et qui n'attendait que le bon moment, saisit en cachette quelques étincelles de feu, pendant que le vieillard était distrait par les vains efforts du caribou, et disparut dans la terre. Peu après, on aperçut une grande colonne de

(1) Ces détails se rapportent à une danse de cérémonie décrite dans *les Dénés occidentaux* (*Missions*, septembre 1892).

(2) Mots inintelligibles aux Porteurs, et qui servent à accentuer encore l'origine exotique du mythe.

fumée qui s'élevait d'une montagne se dressant à l'horizon. Bientôt la fumée fut suivie d'immenses flammes, et les hommes surent par là que le rat musqué avait réussi à leur procurer le feu depuis si longtemps désiré.

Création de l'eau. — Cependant, les hommes n'avaient pas encore d'eau et ils avaient soif. Comme ils ne pouvaient en obtenir du vieillard qui seul en possédait, Œstas, plein de ruses, comme toujours, eut vite fait son plan sur la manière de la leur procurer. Ce même vieillard avait une fille qui était vierge. Un jour que celle-ci était penchée pour boire à même le baril où se trouvait l'eau et qu'on gardait continuellement dans un coin de la loge, elle aperçut une feuille d'épinette nageant à la surface. Pour ne pas l'avaler, elle l'écarta de la main, mais chaque fois qu'elle l'écartait, la feuille revenait à la même place sur l'eau du baril. Enfin, lasse de ses vains efforts pour l'éviter, elle finit par l'avaler avec l'eau. Quelque temps après, elle eut un fils qui n'était autre que le rusé Œstas, car c'est lui qui s'était transformé en feuille d'épinette. Il n'était pas plutôt né qu'il se mit à croître d'une manière merveilleuse. Son grand passe-temps était de s'amuser à rouler, dans la direction de la porte, le baril qui contenait l'eau. Sa mère le remettait alors à sa place accoutumée dans la loge. Quand l'enfant commença à marcher, il le roulait même parfois jusqu'en dehors de la loge, mais sa mère le remettait toujours à sa place première. Enfin, devenu jeune homme, Œstas se précipite dehors avec le baril pour en distribuer le contenu. Avec son index, il lança l'eau là où nous voyons les rivières ; les lacs et la mer surgirent là où il en jeta une plus grande quantité avec la main ; et, quand il fut sur le point de terminer sa distribution, il lança, d'un mouvement rapide de son bras, ce qui restait dans le baril, produisant ainsi le lac Fran-

çais, et cette circonstance explique la longueur excessive de ce lac. C'est ainsi qu'Œstas nous donna l'eau.

S'il était nécessaire de faire ressortir le caractère hétérogène de ce mythe, en particulier de sa dernière partie, et par là de son héros Œstas, j'ajouterais que : 1° la mention d'un vase en bois (modernisé en baril) n'a pu avoir son origine que là où de pareils ustensiles étaient fabriqués, c'est-à-dire chez les aborigènes de la côte du Pacifique; et 2° cette même référence au lac Français me paraît un signe indubitable que les Porteurs doivent cette légende aux sauvages Hwotso'tines, les voisins immédiats des Kitiksous. Ce lac est un des rendez-vous favoris des Hwotso'tines, et parmi les autres subdivisions de la tribu, il n'y a certainement pas un indigène sur cinquante qui non seulement ait une parfaite idée de ses dimensions, mais qui même l'ait jamais vu.

MORICE, O. M. I.

DOCUMENT PONTIFICAL.

Par un décret de la Sacrée Congrégation des Indulgences, en date du 29 février 1896, le Saint-Siège, à la demande du T. R. P. SOULLIER, daigne « sanare collationes, hucusque a sacerdotibus suæ congregationis factas, eorum scapularium, cujuscumque generis, quæ indebita materia (v. g. ea vulgo nuncupata *feutre*) constiterint. »

Signé : Card. STEINHUBER, præf.